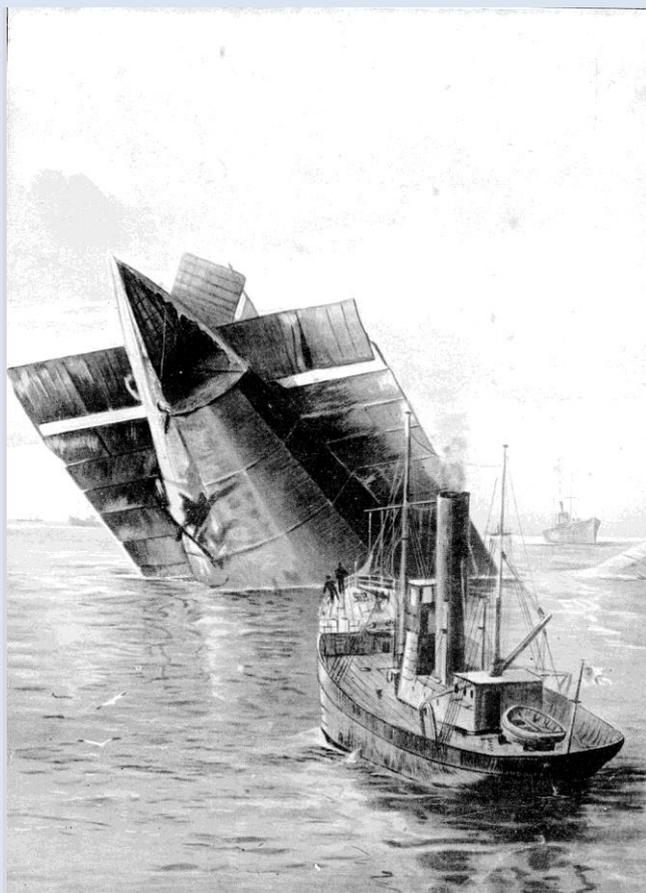


Reconnaissance mouvementée (29 mars 1915)

« Ma chère maman,

Je vous écris pour vous raconter en détails les dix minutes que j'ai vécues il y a trois ou quatre jours, minutes uniques qui marquent le point culminant de ma vie, tellement elles sont exceptionnelles et remplies d'émotion violente. Cette émotion, je vais essayer de vous la procurer en vous racontant cette aventure au présent comme si j'y étais encore. »



Agonie du Zeppelin de la marine de guerre allemande L 15 le 1er mars 1916. (Le Panorama de la guerre).

« Vous allez croire être transportée en plein conte d'Edgar Poe ou de Wells,

ainsi que je vous l'écrivais avant-hier. »

« C'était vendredi dernier 26, voici les faits :

8 heures du matin. – Il fait un beau soleil, un vent du nord-est assez violent. De B..., qui commande l'escadrille, m'a chargé d'aller prendre une série de photographies au-dessus des lignes ennemies. »



La République a dilapidé son trésor et arsenaux en 1914, elle a emprunté à ses alliés en 1915 et attend un miracle en 1916. Il ne viendra pas. Second emprunt national pour défendre la nation. (L'illustration 1916).

« L'armée les réclame. L'aéroplane sur lequel je vais monter est celui d'un excellent pilote civil, actuellement caporal. »

« *8 heures 10.* – Nous venons de nous envoler. Notre petit Morane parasol tangué fortement. Il a des coups secs. Décidément le vent est violent, il fait déjà froid. Que sera-ce quand nous serons à 2.000 mètres ? Tranquillement, je vérifie si tout

fonctionne bien dans l'énorme appareil photographique que, pour l'instant, je tiens sur mes genoux. »

« Devant moi j'aperçois le dos de mon pilote emmitoufflé dans une peau de chèvre. Par-dessus son épaule, je consulte le compte-tours et l'altimètre. Nous sommes à 1.200. Le moteur chante bien. Son hullement éolien est décidément régulier, normal, sûr. Il ne bafouille pas. Chacun des neufs cylindres fonctionne avec netteté, avec précision. »



Député de la Seine sans panache avant la guerre, Albert Thomas, à droite casqué, un havresac en bandoulière, se dépense héroïquement. Le ministre des approvisionnements se rend dans la Somme constater l'état - lamentable - des troupes. (Le Panorama de la guerre).

« 8 heures 25. – L'altimètre marque 2.100. Malgré ma combinaison fourrée, je commence à avoir froid sérieusement. La hauteur voulue est atteinte. Au-dessous de nous, loin, loin, le paysage s'étend à perte de vue. Ce

n'est plus qu'une carte en couleurs à grande échelle, où les villages se découpent en blanc clair, où les rivières serpentent en miroitant. Voici le front strié de tranchées françaises et allemandes. Les tranchées apparaissent comme un faisceau de lignes jaunes ou brunes qui se coupent et se recoupe à l'infini. Ce sont elles que nous allons photographier. »



L'aviateur Morris est revenu de mission d'observation son avion criblé de balles, 1915.

« A notre droite, s'étend l'énorme masse de la ville de R... Nous venons de traverser une couche de nuages très blancs. Le vent est violent. Ces nuages sont nombreux, mais petits. Ils ne sont pas gênants. Ils se succèdent sans discontinuer au ras des roues de l'appareil. Ils passent avec la vitesse de l'éclair, emportés comme par une rafale brutale. Nous marchons vent debout et

cela semble encore augmenter de vitesse. Ils passent, ils passent en une galopade enragée ! »

« Dans l'intervalle, nous apercevons la terre de façon fugitive, cette terre dont nous ne faisons plus partie, du moins pour le moment. »

« Altimètre 2.300. Il a été décidé que nous resterions à cette hauteur. »

« 8 heures 40. – Nous n'avons pas encore franchi les lignes. »

« Soudain j'aperçois à notre gauche et à la même hauteur, mais loin, très loin, un point sombre un peu allongé évidemment un aéroplane. Je me penche sur l'épaule du pilote et crie à tue-tête pour qu'il puisse m'entendre : " Un appareil à gauche ! " Le fracas du moteur l'a empêché d'entendre. Nous n'avons pas d'acoustique. »

« Je hurle encore plus fort : " Un appareil à gauche ! " »

« Du doigt je lui indique la direction. Le pilote l'a vu. Il a compris. Je vois son casque s'incliner plusieurs fois de bas en haut pour dire : " Oui." Il se retourne à demi. Cela veut dire : "On y va ? " »

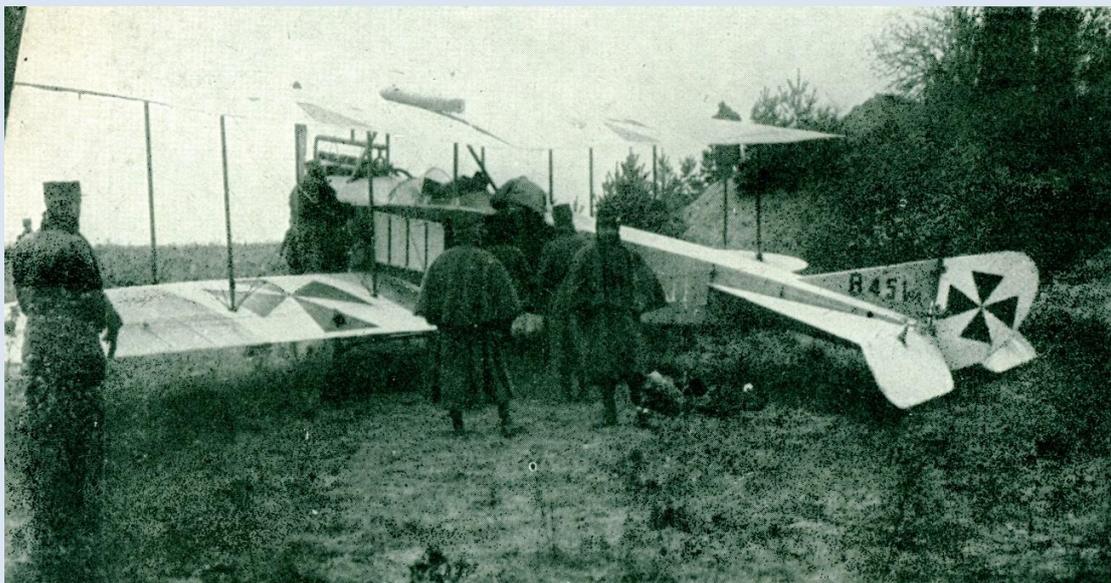
« De nouveau j'approche ma bouche de son oreille enfouie sous trois épaisseurs de passe-montagne : "En avant ! " »

« Virage sur l'aile gauche. L'aile gauche semble un instant s'appuyer sur la terre. L'aile droite monte brusquement en plein ciel. Les tendeurs sifflent sur une note aiguë. L'appareil se redresse. Nous avons changé de direction. Nous avançons pleine vitesse, " pleine sauce ", pour employer l'expression courante des escadrilles. »

« J'ai relevé mes lunettes sur la visière. Je m'efforce de river ma jumelle à mes yeux et d'identifier l'avion sur lequel nous marchons. Impossible ! La vibration de notre appareil ne permet pas encore cet examen. Dans le champ de la lunette le point sombre paraît un peu plus allongé, dansant avec frénésie. »

« Monoplan ? Biplan ? Je ne puis savoir. Il faut attendre. Nous approchons à vue d'œil. Nous prenons 100 mètres de hauteur par précaution, de façon à dominer notre adversaire si c'en est un ! Oui, nous approchons, nous approchons ! »

« Maintenant nous voyons bien l'appareil. Il se présente de profil et un peu plus bas que nous. J'estime qu'il doit être encore à 1.500 mètres sur notre gauche. »



Appareil allemand Aviatik tombé dans les lignes anglaises, janvier 1915. (La Guerre Illustrée).



Quêteuses de la Croix-Rouge, chargées de réunir des fonds pour le soin des blessés. (L'Illustration 1916).

« Est-ce un biplan ? Il me semble, mais je ne suis pas sûr. Il est trop de profil. Il marche en plein vers le nord-ouest. Il ne paraît pas s'être aperçu de notre présence ou du moins s'en inquiéter. Il doit être français. »

« Nous filons à une vitesse fantastique, ayant le vent presque dans le dos. Nous dérivons légèrement. »

« Le parasol fait du 125 ; nous devons voler en ce moment à plus de 150. »

« Les nuages continuent à passer au-dessous de nous à une allure folle, vertigineuse. Nous approchons toujours. Jumelle aux yeux, je tends toute ma volonté, j'écrase les oculaires contre mes arcades sourcilières. Je veux voir ! Et je vois. C'est un biplan ! Fuselage plein ! Pas de doute. C'est un allemand ! Aviatik ? Albatros ? Cela je ne sais pas encore. Qu'importe ! Il nous faut lui couper la route. Actuellement, il nous tourne le dos. Il suit les lignes bien

tranquillement. Il ne nous a pas encore éventés. Cela, d'ailleurs, est naturel, car nous le dominons et nous sommes placés entre le soleil et lui. »

« Je me penche vers le pilote et lui crie : " Boche ! " Le casque approuve. Lui aussi a vu et reconnu. En avant ! A Dieu vat ! Nous le prenons en chasse. Nous passons à sa droite de façon à lui interdire l'accès de ses lignes et nous le suivons dans une direction parallèle. »



Le Morane-Saulnier parasol : une machine équipée d'une voilure parasol à aile en légère flèche, d'un rotatif de 100 à 110 ch (Gnome ou Le Rhône), et surtout à partir de 1916 d'une mitrailleuse de capot synchronisée avec le mouvement de l'hélice. (SHAA).

« A quelle distance sommes-nous de lui ? 600, 500 mètres ? Il est difficile d'apprécier. Mais dès à présent, je distingue nettement les croix de Malte de couleur sombre qui illustrent son plan supérieur. La queue est terminée par des plans fixes et un gouvernail de profondeur de forme allongée et angulaire. Cela me permet d'identifier immédiatement l'appareil. C'est un Aviatik ! L'Albatros a la queue plus arrondie, en forme de spatule comme notre Nieuport. »



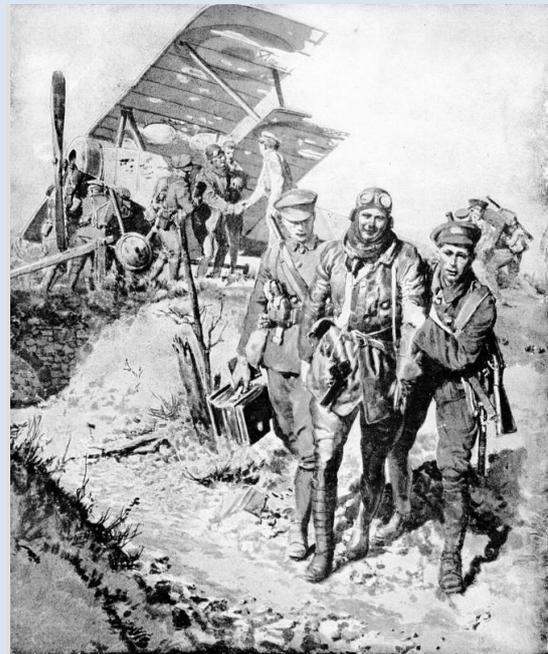
Le front des Flandres en 1915. Un biplan britannique s'en prend à une automobile ennemie. (Le panorama de la guerre 1915).

« Une grande émotion me saisit à la gorge, analogue à celle que je ressens à la chasse chaque fois qu'une pièce rare est près de se lever. Pourvu que je ne le manque pas ! »

« Toutes mes précautions sont prises. D'un coup d'œil sur le liseur de carte, je me suis assuré du lieu. Je me " suis situé " , de façon à ne pas nous perdre. D'un revers de main, j'ai fait sauter le déclic de la ceinture qui me rive à mon siège en cas de bourrasque. J'aurai les mouvements plus libres. L'appareil photographique toujours sur mes genoux (où le mettre ?), j'ai décroché à la paroi du fuselage la carabine Browning à cinq coups, seule arme que nous ayons à bord, sinon nos revolvers. J'en vérifie le magasin. J'ouvre le mécanisme. Le chargeur est là dans son logement : les belles balles

à enveloppe de nickel brillent au soleil. Je referme, j'arme. »

« Est-ce tout ? Non ! Encore une chose à faire ! Il faut " communier avec le pilote ", qu'une grande confiance s'établisse entre nous deux, qu'il sente que je suis décidé autant qu'il l'est ; qu'il peut et doit marcher jusqu'au bout, jusqu'à la fin. Je me penche sur son épaule et hurle deux mots que nous avons coutume de lancer pour relever notre énergie, deux mots un peu blagueurs, un peu étudiants : »

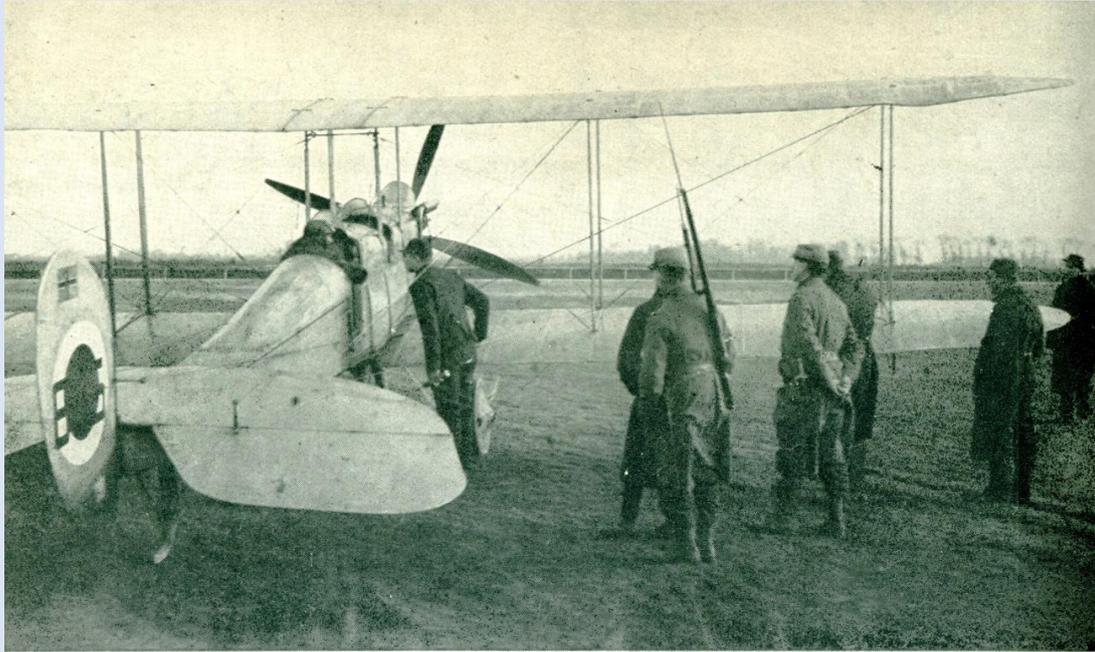


Retour difficile de mission d'observation aérienne, 1915. Malgré la destruction de son avion, le pilote est satisfait : « les renseignements photographiés sont de première importance ». (Le Panorama de la guerre).

« En avant ! Ne mollissons pas ! »

« Le casque approuve avec énergie. Je devine le sourire. Tout va bien ! Ensemble, nous faisons le signe de croix habituel. »

« Maintenant, tassé sur mon siège, embusqué derrière le pare-brise, la carabine entre les jambes, l'œil rivé sur l'Aviatik, j'attends, suffisamment calme, je crois, me moment de risquer, de jouer la grande partie : j'écoute le fracas des cylindres, le hululement du moteur. Tout notre appareil vibre. »



Départ au front d'aviateurs anglais, janvier 1915. (La Guerre Illustrée).

« Les nuages se succèdent à toute vitesse comme des flocons blancs. Minute unique ! Point culminant de ma vie ! Visiblement, nous gagnons sur l'Aviatik. C'est une chose connue, nous sommes plus vites que les appareils allemands. Nous gagnons ! Nous gagnons (j'allais dire du terrain). »

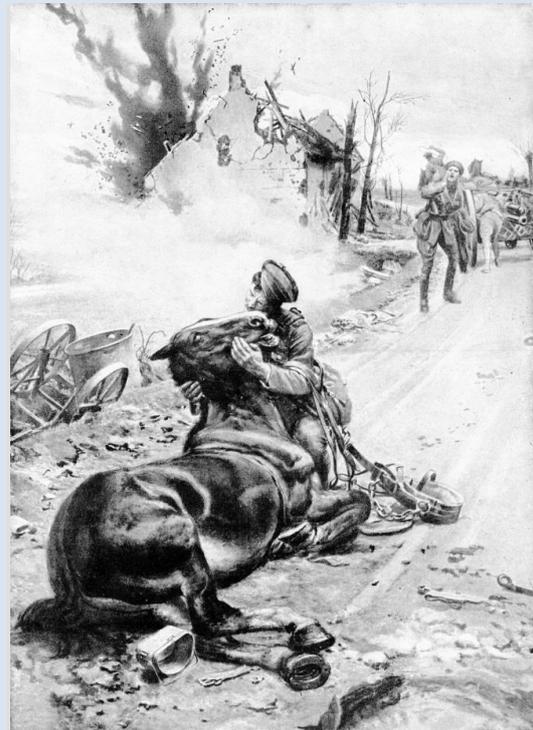
« Voyons, à combien sommes-nous ? 250 ? 200 mètres peut-être ? »

« Il ne nous a pas vus. Gigantesque oiseau de proie, aux ailes jaunes, marqué de croix de Malte, il glisse majestueux, sinistre et mystérieux. Je vois nettement le pilote un peu en arrière des plans. Il nous tourne le dos, habillé de cuir noir qui brille au soleil. L'observateur est plus en avant, invisible pour le moment, caché par le plan supérieur. »

« Je pense à l'homme que j'aperçois, à l'animal humain agrippé là-bas sur son volant, dont je ne connais rien, dont je ne sais rien. Le hasard nous a amené là, dans ce coin du ciel, loin de tout, pour nous combattre et chercher à nous détruire de la façon la plus effroyable

que l'on puisse rêver. »

« La distance diminue avec rapidité, visiblement nous gagnons sur l'Aviatik. »



Le cheval fut le grand perdant de la guerre. Sous la canonnade, il avait peur. L'armée française ne déploya même pas la cavalerie en première ligne. L'animal céda sa place au cheval mécanique. (Le panorama de la guerre).



« Maintenant j'aperçois le pilote avec détails. Il est habillé en noir, en cuir. Son casque est analogue aux nôtres. Je ne vois que son buste. J'estime que nous sommes à moins de 100 mètres. Je ne tirerai qu'au dernier moment, quand nous serons près, tout près l'un de l'autre. »

« Mais que pense mon pilote ? J'éprouve le besoin de communiquer avec lui et je crie :

“ Plus près. Ne mollissons pas ! ”

« Le casque dit : “ Oui ”, plusieurs fois de suite. Tout va bien ; je me sens le calme, la lucidité d'esprit qui précèdent les grands événements. »

« Le pilote allemand vient de bouger la tête. Il nous a vus. Quel coup il a dû recevoir au cœur ! »

« L'Aviatik fait un virage sec à droite. J'ai le temps d'apercevoir l'observateur entre les deux plans. »

« Les Allemands fuient. C'est bien leur habitude. Nous avons l'initiative de l'attaque ! »

« Je viens de faire glisser le cran de sûreté de la Browning. »

« Je mets en joue. Le vent de l'hélice est si violent que je dois employer toute

ma force pour maintenir l'arme en direction. Sur quoi vais-je tirer ? »

« Sur le pilote ? Sur le radiateur j'aperçois très nettement comme un rectangle blanc ? Sur le pilote ? C'est le cerveau, le point vital de la machine. L'Aviatik a augmenté de vitesse. Il passe en oblique et un peu en avant par rapport à nous. Nous modifions notre axe de marche de façon à rester parallèles. »

« Je vise avec soin et un peu en avant du pilote. Au bout de ma carabine j'aperçois les câbles de gauchissement de notre appareil. Diable ! Il ne faut pas les couper. Ce serait la chute immédiate et brutale. »

« Lentement la position de l'Aviatik se modifie par rapport à nos câbles de gauchissement. Maintenant il est bien dégagé ! Le moment est venu ! Je presse sur la détente. C'est à peine si je perçois le bruit de la détonation, tellement le vacarme est effroyable. L'Allemand a penché la tête en arrière. Tué ? Non ! L'appareil ne dévie pas d'une ligne. »

« J'ajuste de nouveau. Quelle distance nous sépare ? 60 mètres à peu

près. Il est extrêmement difficile de bien viser. La trépidation du moteur se transmet à tout l'appareil et le grain d'orge de ma carabine danse une effroyable sarabande au bout de son guidon. »

« J'appuie avec force la crosse contre mon épaule et je tire de nouveau. L'Aviatik s'est cabré. Mouvement involontaire du pilote ? Manœuvre de sa part ? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, l'observateur allemand, d'un coup, s'est révélé. Nous sommes tout près. Il n'y a pas 20 mètres. C'est à faire dresser les cheveux sur la tête. Cet observateur est, lui aussi, armé d'une carabine. »

« Je le vois mettre en joue. Qui vise-t-il ? Le pilote ? Moi ? Il est difficile de s'en rendre compte. »

« Impossible de mettre en joue avec sûreté. Les deux avions sont si rapprochés que le vent des hélices produit des remous énormes. Nous sommes effroyablement secoués. Je continue à ajuster le pilote. Impossible de le mettre au bout du guidon. Ah ! le voilà devant. Je tire. Il lève une main en l'air. Crie-t-il grâce ? Un instant je le crois. Non ! j'ai dû le toucher à l'épaule. Entre temps, l'observateur a dû tirer aussi car je le vois manœuvrer la culasse mobile pour réarmer. Sur qui a-t-il tiré ? Qu'importe, il a manqué ! Le voilà qui vise de nouveau. Il ramène son armé à la hanche. Il a donc tiré. On n'entend rien ! rien ! manqué encore ! »

« Mon Dieu ! Je sens l'appareil piquer follement, le nez en avant, presque vertical ! Ca y est, mon pilote est touché, tué peut-être. Un dixième de seconde, je suis secoué d'un frisson terrible. J'ai l'impression d'avoir le cœur écrasé dans un étou. »

« J'ai peur. Ce qui s'appelle avoir peur. Je ne le cache pas. Et je suis sûr que l'homme le plus brave du monde aurait eu peur aussi ! Seconde

horrificante, comme je me la rappellerai ! »



Les Zeppelins allemands font régner la terreur sur l'Angleterre, la Russie, la France et la Grèce en 1914 et 1915. (Le Panorama de la guerre).

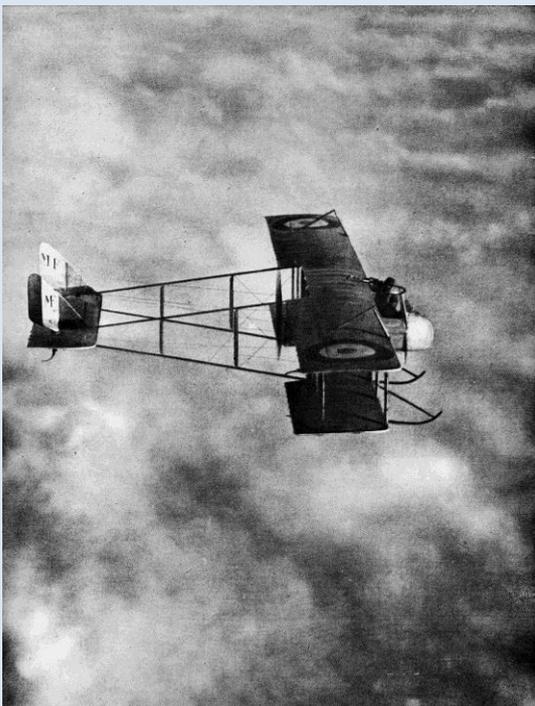
« Brusquement, je respire. L'appareil se redresse. Mon pilote est vivant. Il a exécuté cette manœuvre hardie sans doute pour échapper aux coups ou pour suivre l'Aviatik qui pique en même temps. »

« De nouveau nous voilà parallèles à la même hauteur. A 10 mètres l'un de l'autre ! L'observateur allemand est debout dans le fuselage, carabine en main. Je le vois comme si je le touchais. Il porte une fourrure de couleur fauve, plaquée de taches noires. Il a des gants. Son casque est ajusté très haut sur sa tête. Des lunettes sont relevées sur la visière. Il a de grosses moustaches noires. Il a l'air âgé, bien plus que moi. Je pressens en lui un officier supérieur de l'armée impériale, un de ceux que parfois les aviateurs

promèment sur le front. Je sens aussi son affolement, son manque d'habitude. »

« Tout ce que j'écris là se passe en quelques secondes, à 150 à l'heure. »

« Je viens de prendre un chargeur de cinq cartouches dans la petite pochette spéciale, contre le fuselage, à portée de la main. Prêt de nouveau. D'énormes remous se produisent. Nous étions plus hauts que l'Aviatik. Brutalement, d'un bond nous voici plus bas. Je vise l'observateur. Il me vise aussi. Vite, je tire. Seconde inoubliable ! Je le vois lâcher son arme qui retombe dans le fuselage. Il porte les deux mains à son cou et disparaît à son tour dans la nacelle. D'un bond nous voilà plus haut que l'Aviatik. Au pilote maintenant ! Les vibrations sont tellement violentes que je ne parviens pas à le viser. »



Avril 1915, biplan Farman au-dessus d'une mer de nuages. (MAE).

« Tant bien que mal je mets en joue. C'est à peine si j'entends les détonations sourdes de mon arme. En proie à une exaltation nerveuse violente, je tire à toute vitesse.

L'Allemand s'est tassé dans son siège. Il y a juste le sommet de son casque qui dépasse. Je ne crois pas l'avoir touché. Il se cache si bien que je ne le vois plus. »

« Alors, avec rage, je tire dans le fuselage à hauteur de son corps. Blindé, s'il veut, ce fuselage, je l'aurai bien ! Je tire aussi dans le radiateur. Depuis un moment nous sommes en descente, nous piquons terriblement. Bientôt je sens notre appareil se relever, remonter, alors que l'Aviatik continue sa descente vertigineuse. La distance augmente entre nous. »

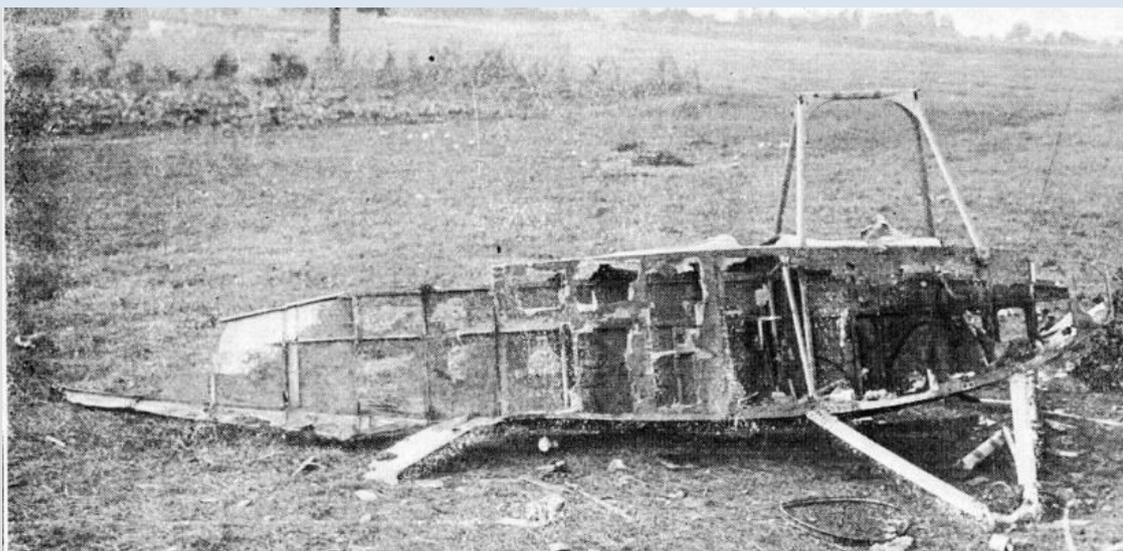
« Je frappe sur l'épaule du pilote pour l'interroger. Du doigt il m'indique l'altimètre. Nous sommes en dessous de 1.000. Diable ! Il faut se méfier ! Nous volons depuis longtemps sur les lignes allemandes. »

« A 1.000 mètres. C'est d'une folle imprudence ! Tant que nous serons bord à bord avec l'Aviatik on ne nous tirera pas dessus. Mais pour revenir Oui, il faut remonter." » Et tandis que nous reprenons de l'altitude, je suis des yeux l'avion ennemi, qui descend, descend, descend en une fuite honteuse. Il diminue de grosseur de plus en plus, mais il ne tome pas ! Le pilote n'est pas tué ! »

« En définitive, je suis sûr d'avoir :
Tué ou blessé l'observateur.
Percé le radiateur.

Quant au pilote, j'ai dû le toucher. Mais cela n'est pas suffisant. Il eût fallu le tuer : l'Aviatik se fût écrasé au sol. »

« 9 heures. – Nous repassons les lignes à 1.300 mètres sous une avalanche d'obus qui éclatent, ma foi ! bien près de nous, comme d'énorme flocons blancs. Bien entendu nous sommes manqués, comme de juste. Aucune émotion. Nous avons l'habitude. Chaque jour nous leur servons de cible. »



Taube abattu sur le sol français. (L'illustration, septembre 1914).

« 10 heures 15. – Après avoir pris les photographies demandées, nous venons d'atterrir à notre champ d'aviation. »

« Juste à ce moment, rentre un appareil de l'escadrille. Le pilote et l'observateur qui le montent viennent d'avoir absolument la même aventure. Ils ont attaqué un Albatros. Plus heureux, ils prétendent l'avoir abattu dans les lignes allemandes. »

« Nous avouons loyalement que ce n'est pas notre cas, mais nous racontons tous les détails de l'affaire et on nous serre les mains avec affusion. »

« Ouf ! c'est fini, je ne pense plus qu'à une chose : en rencontrer un de nouveau et le descendre dans nos lignes. Cela viendra¹. »

« Ma chère maman, n'ayez pas trop peur en lisant ce récit authentique dans le plus infime de ses détails (et ils n'y sont pas tous !). Mais je tenais à le laisser par écrit. Franchement il en valait la peine. Je pense (sans chercher à me défendre d'un sentiment d'orgueil) aux pâles combats ridicules des personnages d'Homère. Je me suis battu à 2.300 mètres d'altitude, face à

face à 10 mètres avec un ennemi. Franchement, j'en suis fier ! »

Lieutenant Chaumont, le 29 mars 1915.

1. Cet événement s'est produit peu après, le 2 avril 1915.